

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Qu'ils crèvent les critiques!

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours de la Région Bourgogne Franche-Comté
et du Centre régional du livre de Franche-Comté

*À la mémoire
de René Gonzalez*

Photo de couverture :
Jean-Pierre Léonardini © DR

© 2018, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-530-7

Avant-propos

Quelle mouche me pique, après tant d'années d'exercice légal de la médecine critique, de vouloir porter par écrit un diagnostic hasardeux sur une activité d'aussi peu de valeur fiduciaire ? Passe encore de pâtir, mais plancher à cet âge ! C'est que j'aurais l'impression, n'écrivant pas ce livre, d'éviter un bilan et de compter pour rien toute une existence d'activité pratique, dans un domaine dont la validité concrète apparaît malaisément mesurable, pour ne pas dire impossible. Le temps est venu – n'est-ce pas trop tard ? – d'un peu sérieusement me pencher sur l'espèce de forcerie que constitue cette accumulation de spectacles, lesquels, scandés sur quelque cinquante ans au bas mot, saison après saison, « au soir le soir » – *dixit* Bertrand Poirot-Delpech –, ont pu conduire quelqu'un, à l'origine plutôt bon à rien, à se muer en un genre de spécialiste (George Bernard Shaw n'affirme-t-il pas que « tout homme qui est un spécialiste est, dans le strict sens du mot, un idiot » ?), soit une forme de monstre anodin, en un domaine dont la nécessité sociale s'avère de plus en plus aléatoire.

On ne naît pas critique. On le devient au hasard des rencontres, par la force des choses. Pour ma

part, c'est d'avoir pu accéder au journalisme en vue d'éviter l'usine ou le bureau. J'ai appris le métier sur le tas, de A à Z, dans les sonorités sérielles des télex et la musique lettriste des linotypes ; ces hautes machines à écrire à grand bras qui recrachaient les articles en caractères de plomb dans le brouhaha de l'atelier, « au marbre », disait-on, chez les ouvriers du livre aux mains d'or, farceurs et grandes gueules au gosier en pente, héritiers de traditions du XIX^e siècle, quand la presse étendait son empire. Hommes d'imprimerie : Hegel voyait en eux les « épaules plébéiennes des Lumières ». Fierté de la première signature au bas d'un papier. La nuit, on traîne, on boit, on fume, on avale un œuf dur au comptoir. Petits bonheurs dans la galaxie Gutenberg. Ici je revois Jean-Jacques Lerrant, mon aîné et maître, qui de notre métier d'avant a lui aussi tout aimé et si bien parlé : les repiquages hâtifs, le médianoche au bouchon du coin, le sentiment d'appartenir à une bande de types actifs, aux réflexes prompts, aptes à obéir à l'actualité au doigt et à l'œil. L'effacement progressif de cette presse-là est advenu dès 1976, après la grande grève héroïco-rocambolique des gars du *Parisien libéré* escortés par toute la corporation, quand la « modernisation » s'est avérée inéluctable, balayant sur son passage les savoir-faire et les mœurs des linos, des typos, du « chameau » qui distribuait la copie aux équipes et de l'homme en blouse grise qui ramassait les chutes de plomb, collectait les morasses et poussait sur son chariot les lourdes pages enserées dans un cadre d'acier... Vain slogan d'après-coup : « Touche pas à mon prote ! »

Pourrait-on, s'il vous plaît, s'épargner la nostalgie ? Ouais. Ce n'est pas facile, savez-vous,

il n'y a pas que la jeunesse envolée. Il y a aussi le monde où nous sommes. Ce n'est plus le même pour les charcutiers, les greffiers de justice, les chaudronniers, les couturières à façon, les institutrices, les agriculteurs, les chauffeurs de taxi et tous les autres, d'ailleurs, comme pour les journalistes, dont le statut moral s'est passablement effrité. Il n'y en a plus, sur le petit écran agrandi, que pour le liseur de dépêches sur prompteur ou l'organisateur de pugilats idéologiques à heure fixe, tandis que dans la presse écrite, sauf exceptions notables, un *vulgum pecus* taillable et corvéable à merci s'échine à survivre, voire à tenter sans grand espoir de se faire une place au terne soleil de l'information de toutes parts irradiée. Au sein de l'atmosphère méphitique propre à l'« horreur économique », les pages « culturelles » des quotidiens et des hebdomadaires en propriété privée, réduites comme peau de chagrin, confondent de plus en plus souvent le prurit du consommateur avec l'exigence de l'art. N'est-ce pas que l'art en général, et pas seulement celui du théâtre, est plus que jamais le cadet des soucis d'un monde qui se donne pour alibi d'autres priorités dans la sphère financière saisie par la débauche, lorsqu'au nom de la civilisation des loisirs, la propagande de la marchandise (montres de luxe, bagnoles ultra-rapides, coûteux parfums, haute couture, etc.) prend le pas sur le discours autour de l'art pur et simple, si tant est qu'on puisse, d'aventure, le définir ainsi impunément ? À l'enseignement du « Culturez-vous » ne fait-on pas mine de quêter la veule approbation du lecteur, comme on part dans l'urne à la pêche aux suffrages sans trop regarder à l'argumentaire ?

Je suis journaliste dans les conditions professionnelles édictées par la loi, c'est-à-dire qu'à première vue ma tâche consiste à informer. La besogne critique excède toutefois ce devoir. Je ne cesserai de marteler que la critique procède avant tout d'un genre littéraire. On ne doit la juger qu'à cette aune-là. Si elle ne va pas sans fournir au lecteur un lot d'informations plus ou moins objectives, elle n'en relève pas moins essentiellement de l'appréciation personnelle, de l'affirmation de points de vue et d'angles d'attaque, d'une prise de parti enfin et même, en cas d'urgence, d'une prise à partie.

Se pose d'emblée la question du style, lequel, selon le mot fameux du savant naturaliste Buffon, « est l'homme même ». De nos jours, on parle plutôt de l'écriture, au sens où l'entendait Roland Barthes, soit, « quant à l'usage social de la forme », la pratique de celui qui écrit, au-delà de la langue dont il use. Du coup, l'écriture devient essentiellement une « morale de la forme ». Voilà pourquoi écrire sur le théâtre – ou sur tout autre art mis en pratique –, cela ne peut décidément s'effectuer sous le couvert de l'innocence. On la voit épisodiquement resurgir, cette revendication de naïveté initiale ou de virginité perpétuelle, de la part de directeurs de la rédaction ou de patrons de théâtre, gens de pouvoir réclamant inopinément une critique purgée de tout savoir, censée rejoindre l'ingénuité supposée du « plus grand nombre », suivant cette abjecte formule derrière laquelle de pseudo-élites, s'essoufflant à courir après un peuple introuvable, dissimulent leur mépris au nom d'un état d'esprit soi-disant démocratique.

Du même ordre est cette autre entité répugnante, le « lecteur moyen », qui équivaut pour la presse au

« citoyen lambda », à « Monsieur Tout-le-monde » ou au simple « quidam », bref à tout ce qui peut diminuer l'individu dans la société, fût-ce avec son accord tacite. Je tente moi-même de m'exhausser. Je n'ai nulle envie d'abaisser mon lecteur. Nietzsche réclamait des philosophes-artistes et moi, toute honte bue, je veux être un critique-artiste et je tiens, de toute manière, que les « gens simples » sont par bonheur très compliqués. Je n'ignore pas cependant que ce n'est pas demain la veille que les théâtres s'empliront de foules résolument diverses. Un paradoxe productif n'est-il pas dans cette sentence de Pasolini, pour qui « le théâtre est une forme de lutte contre la culture de masse » ?

Aujourd'hui plus qu'hier, tout concourt à dévaluer la fonction critique. Elle sera sous peu réduite à sa plus nulle expression, celle d'un minuscule parlement croupion à la solde du théâtre privé. Aux États-Unis, en Grande-Bretagne, n'y a-t-il pas beau temps qu'ils en sont là ? En France, l'existence d'un secteur public de la production théâtrale pouvait encore constituer une sorte de garantie. Force est de convenir que cette politique est sur le point d'être compromise.

« Écrire sur le théâtre est une entreprise peut-être désespérée », disait Bernard Dort. Là-dessus, il en connaissait un rayon. Encore ajoutait-il qu'« on ne cesse de le faire avec, apparemment, la plus grande tranquillité d'esprit ». La position n'est donc tenable qu'au prix de la plus vive anxiété, de l'intranquillité même, dont le poète Fernando Pessoa fit tout un livre.

Au fait, la critique, est-ce un métier ? Je réponds oui sans ambages. De toute évidence, mes outils d'analyse indispensables sont l'histoire du théâtre,

le corpus d'écrits et d'images qui traite de son passé et la mémoire que j'ai du petit morceau de temps où il m'aura été donné de le hanter. Ce bagage au jour le jour étoffé, joint à la nécessité d'être au mieux renseigné sur l'histoire des formes et l'Histoire tout court, les sciences humaines, etc., assure le minimum vital sans lequel, au fil des ans, toute légitimité serait déniée au critique, car ce mal-aimé ne tient, à tout prendre, le bien-fondé de son exercice que d'un long compagnonnage avec ceux qui font le théâtre et ceux qui s'en instruisent, ou pas, en le lisant. Par ailleurs, je ne suis pas loin d'imaginer que plus le critique tente de s'effacer derrière l'objet qu'il crible de questions, plus il se raconte. C'est là le charme discret, un tant soit peu pervers, de ce métier honni.

Ayant choisi le journal dans lequel j'ai longtemps sévi et continue d'un peu servir – sur plus d'un quart de siècle en qualité de chef du service culturel après avoir été simple rédacteur –, *L'Humanité*, ce grand beau titre forgé par Jean Jaurès, si riche d'une si belle et si longue histoire hérissée de tourments (le moins qu'on puisse dire), j'ai vécu dans le luxe, ayant l'opportunité d'y accomplir mes universités en fréquentant les théâtres et les cinémas, les festivals, les expositions, les musées, les salles de concerts... Privilège insigne, à charge de payer l'écot en mots – et, autant que faire se peut, en idées –, imprimés.

Diderot l'admirable avait bien vu que « le goût des beaux-arts suppose un certain mépris de la fortune, un léger dérangement de la cervelle et l'incurie des affaires domestiques ». Voilà pour la psychosociologie du critique, par définition un rat de bibliothèque qui passe sa vie en fauteuil, à plus

forte raison s'il s'occupe de théâtre. C'est en effet du théâtre qu'il doit être question, ainsi que du regard constant qu'il m'importe d'exercer à son endroit.